

Songe d'une nuit d'hiver

Court métrage. *La nuit du visiteur* de Laurent Gagliardi

Gérard Grugeau

André Forcier

Number 50-51, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22466ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1990). Review of [Songe d'une nuit d'hiver / Court métrage. *La nuit du visiteur* de Laurent Gagliardi]. *24 images*, (50-51), 95–95.

LA NUIT DU VISITEUR

DE LAURENT GAGLIARDI

SONGE D'UNE NUIT D'HIVER

par Gérard Grugeau

Mystérieux frémissements de vie sur un générique sobre, classique, ponctué par une mélodie lancinante : dès l'ouverture s'insinue le désir en devenir des corps, charnel et filmique. Puis par un mouvement de recul, avant de saisir deux personnages dans le secret de leur lourde intimité, la caméra s'éloigne d'une fenêtre comme pour se soustraire temporairement à un appel du vide. Un appel venu d'ailleurs qui ne tardera pas à se manifester dans le récit sous les traits d'un jeune homme éperdu d'amour, suppliant du fin fond d'une cour d'immeuble qu'on le laisse entrer. Vers ce corps étranger, cet élément extérieur impromptu vont converger alors tous les regards des résidents, ainsi que celui du spectateur soudainement pris au piège de son propre voyeurisme. Des regards curieux, anxieux, tendus vers cet incertain objet du désir, cette matérialisation dérangement d'un manque inscrit en chacun de nous.

Investie elle-même d'un réel désir de cinéma, toute la mise en scène de *La nuit du visiteur* de Laurent Gagliardi (scénario de Michel Langlois) va donc avec un remarquable sens de l'épure organiser la pluralité des points de vue autour de ce puits intérieur. Intelligence du lieu en filiation directe avec le *Fenêtre sur cour* d'Hitchcock qui se mue, sous la vigilance de notre regard fertile, en une sorte de théâtre de l'inconscient à ciel ouvert, de troublante chambre d'échos sur les murs de laquelle viendraient ricocher la sourde détresse existentielle d'une humanité dérivant dans l'encre de la nuit. Tel un grand paquebot de glace percé de hublots derrière lesquels se profileraient les visages hagards des passagers de la vie. Comme dans *Fenêtre sur cour*, les murs de ce lieu clos sur lui-même deviennent, pour reprendre les termes d'Hitchcock, «le miroir d'un petit monde» reflétant tout «un catalogue de comportements» déclenchés ici par l'irruption du corps/désir dans le creuset d'un réel transfiguré. Épuisement des couples amputés de

leurs rêves, angoisse du vieillissement et de la mort qui rôde, affres de la solitude, peurs rentrées de l'enfance face à la pesanteur du monde des adultes, déchirements de la passion : autant d'instant de vérité inédits qu'une caméra aussi attentive qu'implacable (superbe photographie d'Eric Cayla) arrache au détour des plans jusqu'à la résolution finale, véritable embellie qui, telle une apparition, un songe d'une nuit d'hiver, porte le récit vers un degré de lyrisme bouleversant. Entre-temps, par un découpage aussi subtil qu'incisif, Gagliardi aura

d'égale que le raffinement de la mise en scène inlassablement en quête de l'insaisissable. Bien servi par des comédiens qui en quelques répliques ou par la densité de leur seule présence physique à l'écran imposent leur singularité, *La nuit du visiteur* affiche une belle unité d'inspiration. Entre rêve et réalité, Laurent Gagliardi traduit le feu sous la glace, ranime le désir éteint pour l'ancrer — ne serait-ce que provisoirement — au rivage de la vie. Comme une douce victoire de l'éphémère sur le néant du monde. ■



PHOTO : CÉLINE MARCHAND

su jusqu'à la fin de ce voyage au bout de la nuit préserver la part de mystère entourant la présence du visiteur. Avec une étonnante économie de mots et de moyens, c'est à la mise en scène seule qu'il appartiendra de «révéler» l'autre et d'insuffler en douceur un supplément d'âme à un récit flottant sans cesse aux confins du rêve (ou du cauchemar) éveillé.

Avec ce premier film, Laurent Gagliardi fait d'emblée figure de jeune cinéaste prometteur. Ici, la fluidité du récit n'a

Hugolin Chevrette

LA NUIT DU VISITEUR

Québec 1990. Ré. : Laurent Gagliardi. Scé. : Michel Langlois. Ph. : Eric Cayla. Mont. : Werner Nold. Mus. : Michel Arcand et Stéphane Hénault / *Nacht und Traume* de Franz Schubert et Matthäus von Collin. Int. : Daniel Brière, Luce Guilbeault, Maka Kotto, Hugolin Chevrette, Mirella Tomassini, Roger Léger, Monique Chabot, Macha Grenon, Claude Prigent. 13 minutes. Couleur.